



Géraldine Lenain, la vie en mandarin

SUCCÈS Experte en art asiatique, la n°2 de la maison de ventes Christie's à Shanghai vient de publier « Monsieur Loo. Le roman d'un marchand d'art asiatique ».



Valérie Sasportas
vsasportas@lefigaro.fr

Avec son allure bon chic bon genre et sa diction parfaite, cette élégante et svelte blonde aux yeux bleus pourrait passer pour une sage bourgeoise, un pur produit des quartiers chics de la capitale. Une simple impression. Géraldine Lenain est née à Madagascar, a grandi au Gabon, elle a appris le mandarin au lycée international français de Hongkong et découvert la France à seulement 16 ans. Le temps d'y poursuivre des études - école de commerce, histoire de l'art à la Sorbonne -, elle a repris sa vie de voyages en suivant cette fois, non plus ses parents coopérants, mais son mari diplomate. « Pour moi, Paris est très exotique, j'ai vu un Ming avant un Picasso », s'amuse-t-elle. De quoi mieux comprendre son passionnant récit de la vie de C. T. Loo (1880-1957), premier grand marchand d'art chinois en France et aux États-Unis, au début du siècle dernier, adulé en Occident mais honni par le régime communiste chinois. Géraldine Lenain en a fait un livre *Monsieur Loo. Le roman d'un marchand d'art asiatique* (Éditions **Picquier**), qui se lit comme un roman policier. Une première expérience de l'écriture au succès inattendu puisque le livre, paru en mars, est déjà épuisé et en cours de réimpression et va être traduit en chinois après l'avoir été en anglais.

Surprenante Géraldine Lenain. À 41 ans, cette mère de quatre garçons est uniquement connue par certains comme « la femme du consul de France » à Shanghai, celle qui organise, dans cette ville où réside la plus forte communauté française en Asie, des soirées mémorables à la résidence. Mais pour d'autres, elle est surtout experte en art asiatique. La numéro deux de Christie's à Shanghai, chargée depuis 2012, derrière François Curiel, de « diriger l'art chinois dans le monde ». Elle précise cela en souriant, sans forfanterie, consciente d'occuper un magnifique poste, au moment où la loi chinoise vient d'autoriser les maisons de ventes étrangères à tenir le marteau en Chine continentale et non plus seulement à Hongkong, où le marché est florissant. En ont témoigné les millions de dollars américains engrangés par les quatre ventes organisées par Christie's les 25 et 26 mai, à l'endroit même de la foire d'art contemporain Art Basel Hong Kong, qui a fermé ses portes ce même 26 mai après quatre journées denses. La nouvelle licence ne permet certes pas encore de vendre des antiquités chinoises, mais seulement des objets confectionnés après 1949. Mais Géraldine Lenain est patiente. « Ce que nous faisons en Chine, c'est de la pédagogie, de l'éducation », dit-elle, rappelant que la première vente publique dans l'empire du Milieu remonte à seulement 1994, chez Guardian.

Bio EXPRESS

1972

Naissance à Madagascar

1996

Stage au cabinet Portier d'art asiatique à Paris

2000

Expert en estampes japonaises chez Christie's à New York

2003

Expert en céramique et art chinois chez Guardian à Pékin

2006

Ouvre le département d'art asiatique pour Sotheby's à Paris

2012

Dirige le département d'art chinois chez Christie's à Shanghai

C'est d'ailleurs dans cette maison de ventes chinoise que la jeune femme devient la première experte occidentale, à Pékin, où son mari a été nommé en 2003. «*La découverte était dans les deux sens. Pour eux qui n'étaient jamais sortis de Chine, et pour moi qui passais pour la première fois de l'autre côté*», confie-t-elle. Cette expérience va lui permettre de tordre le cou à un préjugé très répandu. «*Contrairement à ce qu'on entend trop souvent, les experts chinois ont un œil très averti pour distinguer une œuvre authentique d'une copie. Ce sont les mieux placés pour faire la différence. Ils manipulent les faux tous les jours, ce qui n'est pas notre cas.*»

En 2006, nouveau cap, la voici qui ouvre le département d'art asiatique de Sotheby's à Paris, où la famille vient à nouveau de déménager. C'est à ce moment-là que les hasards de l'expertise vont la conduire sur la piste de C. T. Loo. À partir de quelques feuillets retrouvés dans un coin de la pagode parisienne du marchand chinois, encore visible dans le VIII^e arrondissement, Géraldine Lenain va mener une enquête qui durera six ans, de Paris à Shanghai en passant par New York. Et aboutir à ce livre vendu à Hongkong, mais pas en Chine continentale.

«*C. T. Loo a été honoré en Occident pour avoir enrichi les plus grandes collections publiques et pri-*

vées, dont le Musée Guimet, mais il est accusé en Chine d'avoir pillé les trésors nationaux, et y a été traité comme un criminel», explique l'experte. En décembre dernier, la télévision publique chinoise diffusait encore un documentaire à charge contre le marchand, dont les objets, confisqués dès 1950, ont constitué le terreau du Musée de Shanghai. Le livre révèle les vingt premières années de sa vie. «*Le parcours de cet homme hors du commun constitue un tableau saisissant du monde de l'art dans la première moitié du XX^e siècle, de ses grandes figures et de ses pratiques*», écrit Géraldine Lenain. Or, et c'est sans doute une des clefs du succès du livre, certaines de ces pratiques sont toujours d'actualité. C. T. Loo estimait que les œuvres d'art «*tournent dans le monde comme des ambassadeurs silencieux, permettant à d'autres peuples de comprendre la grande culture des Chinois et d'aimer la Chine*». Un plaidoyer qui s'inscrit dans le débat toujours d'actualité de la restitution d'œuvres d'art, «*les uns parlant de pillage et de spoliation, les autres défendant l'idée de préservation et de mémoire*», explique encore Géraldine Lenain. Des mots qui ont une résonance particulière alors que François-Henri Pinault, propriétaire de Christie's, vient d'annoncer qu'il restituait deux bronzes chinois de la collection Bergé-Saint Laurent, provenant du sac du Palais d'été.

Au cours de son enquête, Géraldine Lenain a aussi fait une découverte : le marchand s'était inventé une identité : C. T. Loo n'était pas son vrai nom. Menteur ? «*La culture chinoise autorise de changer de nom aux grandes étapes de la vie. Pourquoi pas ?*» observe la romancière, habituée depuis l'enfance à l'impermanence des choses et des gens. ■